

UNE ÉCOLE DE LA « MODESTIE » : LE « RÈGLEMENT POUR LES ENFANTS »

Pierre CAHNÉ

Jacqueline a laissé un texte – le *Règlement pour les enfants*¹ – où elle dépose les principes et la pratique de sa charge auprès des jeunes filles de Port-Royal. L'intérêt documentaire et anecdotique en est évident pour qui voudrait écrire une histoire de la pédagogie ; il me semble cependant que Jacqueline s'engage très profondément, et lucidement, dans le camp janséniste, par la théologie implicite de la grâce que toute pédagogie présuppose.

Quelles sont la signification et la fonction de sa « morale ascétique » ? Il est clair que sa pédagogie engage une réflexion sur les pouvoirs de l'homme relatifs à son salut : elle est implicitement une espérance dans l'action de l'homme sur lui-même et sur les autres pour permettre la grâce. Par là, une pédagogie doit être cohérente avec une théologie du salut et avec une métaphysique de la liberté. Elle dit elle-même, dans le droit fil de la pensée augustinienne : « ... que nous ne sommes capables que de nous perdre, et que Dieu seul peut nous sauver » (R 291).

Toute l'attention de l'éducateur, persuadé de son impuissance personnelle au regard de son objectif divin, est donc tendue vers les enfants tenus pour « de sacrés dépôts qu'il [Dieu] nous a confiés, et dont il nous faudra rendre compte. C'est pourquoi il faut moins parler à elles qu'à Dieu pour elles » (R 265). Cette dernière phrase domine toute la spiritualité de Jacqueline, et oriente toute son action d'éducatrice. Nous ne pouvons donc agir que dans un champ bien défini, celui où nous sommes chacun « *capax* » : celui de notre propre perte. Et là Jacqueline développe trois actions que rassemble la polysémie du mot *modeste*, très présent dans le *Règlement*.

1. Nos citations ont été faites d'après l'édition Faugère, Paris, 1845, des *Lettres, opuscules et mémoires de Madame Périer et de Jacqueline sœurs de Pascal*. Les références seront indiquées par la lettre R suivie de la mention de la page.

Le dictionnaire de Furetière nous rappelle qu'il existe trois modesties. En premier lieu une modestie du corps qui concerne soit les choses — ainsi parlera-t-on d'une « dépense modeste », de « couleurs modestes » —, soit des êtres : une fille doit avoir une modeste contenance, des regards ou des gestes modestes. C'est à elle que renvoie toute la pédagogie du corps que décrit Jacqueline. Aux offices, « on prend garde qu'elles s'y tiennent dans une grande modestie » (R 239) ; au réfectoire, « elles y vont toutes avec la même modestie qu'à l'église... Elles se tiennent modestement à leur place sans se parler... » (R 244) ; lors des récréations, elles « s'arrangent tout en rond autour de leur maîtresse, s'entretenant modestement et familièrement selon leur portée » (R 245). Lors du coucher, « il faut visiter dans chaque lit en particulier, pour voir si elles sont couchées avec la modestie requise... » (R 256). Le corps est le lieu d'un pouvoir de l'homme sur lui-même, mais l'exercice de ce pouvoir peut prêter à confusion.

Bien sûr, il y a un mépris du corps, dont les perceptions sensibles n'ont cessé de charger l'âme de leurs images au point que celle-ci ne se connaît plus elle-même² : « On les exhorte à se peigner et s'habiller le plus promptement qu'elles peuvent, pour s'accoutumer à donner le moins de temps que l'on peut pour orner un corps qui doit servir de pâture aux vers... » (R 231). Mais ce corps méprisé est l'objet incessant de la règle qui précise ses attitudes dans les diverses activités :

On les accoutume de jeunesse à entendre la sainte messe à genoux ; l'on a éprouvé que cette posture n'est pas si difficile quand on y est accoutumé de bonne heure (R 240).

De même au réfectoire, « elles doivent toujours avoir les yeux baissés sans regarder de côté ni d'autre... » (R 245). Gilberte rapporte, dans la *Vie* de son frère, combien elle avait éprouvé durement la censure que Blaise faisait porter sur les manifestations physiques de tendresse. De même Jacqueline précise : « Elles évitent toutes sortes de familiarité les unes envers les autres, comme de se caresser, baiser ou toucher, sous quelque prétexte que ce puisse être... » (R 249). On pourrait ainsi multiplier les textes qui, souvent dans une incidente, précisent ce souci de la maîtrise effective du corps. Le *Règlement* est d'abord un réglage de la « machine », dont Jacqueline précise qu'elle peut facilement se « dérégler » si l'on cesse un certain temps de la surveiller, par exemple lors d'une maladie de quelque durée.

Une approche simplifiante et cathare pourrait évidemment juger tout cela en rappelant la méfiance pour la « chair », lieu de la concupiscence par excellence, de la *libido sentiendi*. Mais ce serait sans doute un peu court. C'est à partir de la fin du texte du pari pascalien que la modestie du corps trouve sa signification. Jacqueline est très claire :

Il faut leur dire qu'on ne peut pas leur donner des *sentiments* de piété, mais qu'on peut et qu'on doit les obliger de *se tenir* avec respect et crainte en la présence de Dieu³.

2. Voir saint Augustin, *De Trinitate*, livre X.

3. R 292. C'est nous qui soulignons.

En un mot, il faut « plier la machine », afin d'être en état de pouvoir la conversion qui se heurte aux passions. Que l'on se rappelle le thème pascalien : « Naturellement, cela vous abêtira... » Lorsque l'intelligence est convaincue de la nécessité de la conversion, et que la volonté se heurte aux passions que l'intelligence ne saurait plier (question d'ordre), alors il faut agir contre les passions par des moyens de leur ordre, des moyens mécaniques. La modestie du corps est une pédagogie qui vise à rendre l'homme capable de vivre le pari ascétique.

En deuxième lieu, il existe une modestie de l'intelligence que Furetière définit par l'idée de modération, de retenue. Ses règles sont souvent celles de la bienséance. Parlant des lectures, Jacqueline prescrit celles qui peuvent aider ses filles sur le chemin de perfection. Le travail de l'intelligence doit les porter à être de « bonnes chrétiennes... et à se corriger de leurs défauts » et non « à les rendre savantes » (R 295). La modestie de l'intelligence est une vertu qui doit détourner l'esprit de s'appliquer avec une visée de divertissement ou de curiosité : « ... les lectures les plus saintes ne leur servent de rien quand elles se font par curiosité... » (R 296). Ainsi est nommée la *libido sciendi* de la tradition, et c'est contre ses tentations que ce visage de la modestie est utile. Bien des thèmes de la préciosité féminine ont ici un éclairage particulier.

Enfin, il existe une modestie du cœur que Furetière décrit comme une vertu qui nous enseigne à nous louer avec discrétion, à nous conduire avec retenue. La pédagogie du regard, chez Jacqueline, nous paraît être l'éducatrice de cette vertu, qui touche alors à l'ordre de la charité.

Le principe est concrètement rédigé ainsi : « Elles sont toujours accompagnées partout » (R 240). Les conséquences matérielles de cet impératif sont incessantes, et ce sont sans doute celles qui le surprennent le plus tant que l'on n'a pas fait sa place à cette modestie du regard, inapparente car recouverte par celle du corps où, *a priori*, se tient le regard. Parmi d'autres, voici quelques-unes de ses applications pratiques. « Tout ce qu'elles disent doit être entendu de leur maîtresse... » (R 246) Ou encore : « On fait ce que l'on peut pour être deux religieuses avec les grandes, quand il y en a de moins bien disposées ; afin qu'une des religieuses marchant derrière elles, elle puisse découvrir celles qui [...] marcheraient plus doucement, afin de se parler bas les unes les autres » (R 255). Dans le même esprit, on peut encore citer : « Quand on est deux religieuses dans la chambre aux heures que l'office sonne, on le peut dire l'une après l'autre, afin qu'il y en ait une qui jette la vue sur les enfants » (R 264).

Cette méfiance à l'égard des « détours et finesses » des enfants s'accompagne en réalité d'un amour absolu que Jacqueline, en un passage essentiel, analyse ainsi :

C'est pourquoi il faut veiller parfaitement les enfants, ne les laissant jamais seules en quelque lieu que ce soit, saines ni malades, sans leur montrer qu'on le fait si exactement afin de ne les pas nourrir dans un esprit défiant et qui soit continuellement sur ses gardes ; car cela les accoutume à faire de petites malices en cachette, particulièrement les petites. Ainsi je crois qu'il faut

que notre garde continuelle soit faite avec douceur et une certaine confiance qui leur fasse plutôt croire qu'on les aime, et que ce n'est que pour les accompagner que l'on est avec elles. Cela fait qu'elles aiment cette veille plutôt qu'elles ne la craignent (R 267).

En fait, ce regard posé est autant celui de l'amour, que l'image de l'incessante médiation qui régit les rapports des filles et des éducatrices : la prière précède toute relation humaine, car seul le Médiateur peut assurer une authentique rencontre. Ainsi le regard toujours posé sur l'enfant lui est le signe sensible qu'elle est toujours aimée, attendue, espérée, et qu'en conséquence elle doit répondre à cet appel, ce qui est proprement se convertir. Toute solitude est un mensonge, car on n'est jamais seul ; les « finesses » des enfants figurent le refus de cette communication absolue et constituent une illusion vaniteuse. Il ne s'agit donc pas de faire peser un regard qui culpabilise (« L'œil était dans la tombe... ») ou qui hypertrophie la conscience morale ; le regard que je tente d'attirer et de retenir dans le monde me flatte et me fait être plus que je ne suis (orgueil). Ce regard-là m'enferme dans une définitive solitude et autarcie. En revanche, celui qui apparemment me traque, celui auquel je voudrais souvent me soustraire, est le seul qui puisse me combler en ce sens qu'il me pose comme une personne absolument aimable.

La chute radicale est l'oubli, où peut sombrer la conscience, que Dieu l'appelle : l'éducation du regard maintient vivant ce souvenir, tient éveillé. En ce sens elle est une technique spirituelle.

Ainsi la morale ascétique n'est pas une auto-punition destinée à rétablir l'innocence par l'échange de la souffrance, contrairement à ce qu'imaginait Nietzsche dans *La Généalogie de la morale*. Si l'on se prive de l'appétit de Dieu, alors la modestie du corps est certes une répression de la chair au sens de Freud ; alors la modestie de l'intelligence est le piège sociologique qui se referme sur les femmes et provoque la préciosité intellectuelle ; alors la modestie du cœur est au service de la société répressive (la *panopticon* dont parle Foucault dans *Surveiller et punir*) dont la micro-société de Jacqueline est l'épure parfaite.

Seulement dans le monde de Saint-Cyran, de Bérulle et de Pascal le *Règlement* de Jacqueline est une œuvre d'amour. Lorsque Jacqueline écrit que l'homme est « dans une confusion éternelle pour en avoir voulu éviter une petite et passagère qui ne dure qu'un instant » (R 282), nous entendons Pascal lui-même – « un jour d'exercice... » Voilà son lieu, voilà la signification de cette œuvre dure et rugueuse.

Ce ne sont pas les œuvres de l'homme qui lui méritent son salut, comme ne cessent de le répéter ces élèves de saint Augustin ; il reste que l'effort d'éducation, qui relève de la volonté de l'éducateur comme de celle de l'élève, participe au don de la grâce en ce qu'il nous rend perceptible un appel sans lequel n'existe aucun salut possible. Ainsi ma liberté joue dans cet espace à la fois étroit et essentiel : je suis libre de vouloir, ou de ne pas vouloir, écouter la parole qui m'est adressée. La même modestie m'invite d'une

part à ne pas croire l'homme capable de façonner l'autre de telle sorte que son salut devienne nécessaire ; et d'autre part elle m'engage à user de toutes mes forces à réduire l'automate, à tempérer ma curiosité, à m'ouvrir au regard amoureux.